

11

LA VIE LITTÉRAIRE

ANDRÉ GIDE VOYAGEUR

PAR J. ERNEST-CHARLES

C E n'est pas une métamorphose d'André Gide. Mais il y faut voir un élargissement de sa personnalité littéraire, sans contredire l'une des plus « importantes » dans les lettres contemporaines. André Gide, aujourd'hui, regarde le monde extérieur et prend des notes. Il se dégage de la littérature pure et peut-être de lui-même. Il entre directement dans la vie et dans la réalité.

Il écrit des carnets de route qui sont tout simplement très riches d'une curiosité intelligente s'appliquant à tous les sujets. André Gide accomplit un voyage au Congo (1). Et il ne s'applique pas seulement à comprendre, il montre une sensibilité naturelle qui est, par ma foi, fort sympathique.

Non pas surprenante. Non pas inattendue. Non pas invraisemblable, en son humanité cordiale. Bien agréable à constater, toutefois. Si c'est une surprise, c'est une bonne surprise. Paul Souday vient de réunir en un petit volume les rapides études ou les feuillets qu'il avait consacrés à André Gide (2). Paul Souday ne méconnaît point André Gide. Loin de là. Il s'applique, au contraire, à découvrir tous les aspects de sa personnalité, une et diverse. Il met dans ses analyses plus de précision peut-être que de chaleur. Je suis persuadé que, s'il avait eu

le loisir, avant de publier ce livre, d'écrire une étude sur le Voyage au Congo, il l'eût faite plus chaleureuse que les autres, et non pas moins précise. André Gide, en effet, n'est pas ici, froid, compassé, et comme un peu figé, ce qui lui advient par ailleurs : il est homme ainsi que les autres hommes — avec seulement beaucoup plus de talent que la plupart des autres hommes.

Et plus de sérieux. André Gide fait donc au Congo un voyage d'observation. Il se dit chargé d'une mission. Ah ! le beau rapport de ce chargé de mission !

André Gide part pour le Congo avec André Gide. Il est accompagné par ses préoccupations habituelles de littérature, d'art, qui ne l'abandonnent pas volontiers. On trouverait, dans ces Notes de route, un cours solide sur quelques écrivains classiques. Au fond, André Gide est assez complaisant à enseigner. Mais durant l'arrêt à N'Kanda, ou l'escale à Loukoléla, on est particulièrement curieux de l'entendre discuter des mérites comparatifs de l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre et de l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche. « Admirables passages ! conclut André Gide, je crois bien que je la préfère à celles des deux Henriette ! » C'est à Irébou ou à Coquilhatville que cette

vérité fut révélée à André Gide. Beaucoup de voyageurs, convenons-en, ont parcouru le Congo français, ou même le Congo belge, sans s'y faire une opinion définitive sur les Oraisons funèbres de Bossuet, ou sur son Traité de la Concupiscence... Non plus que sur Le Misanthrope, que André Gide critique avec une sorte d'apreté, et je dirais avec une sorte d'ingéniosité universitaire. Rien à reprendre à ses objections de lecteur extrêmement attentif. Tout ce qu'il écrit est juste, d'une justesse éblouissante et dominatrice. On peut accepter ses réserves positives et logiques, qu'inspire la constatation perspicace des faits. On peut les accepter toutes, et on peut néanmoins aimer infiniment Le Misanthrope. André Gide est très éloigné de l'aimer infiniment.

En revanche, à Bossoum, André Gide s'irrite de la désinvolture avec laquelle Paul Souday, dans un article de La Revue de Paris, a exécuté Britannicus. Et Souday répondra plus tard. Sauf erreur, nous ne trouvons pas trace, dans le petit livre de Souday, de cette estimable polémique. On peut le regretter. C'eût été fournir un document significatif touchant l'amour des lettres classiques chez les écrivains contemporains et touchant les ressources de leur dialectique.

Par ailleurs, et c'est sur le bateau, André Gide chante la gloire de La

Fontaine. Il la chante pour sa propre satisfaction, car il n'a à défendre le fabuliste contre qui que ce soit :

« Je reprends, avec délices, toutes les fables de La Fontaine... C'est un miracle de culture. Sage comme Montaigne, sensible comme Mozart. »

MOZART ! André Gide est un musicien, en dépit de la querelle que Paul Souday lui cherche à cet égard. André Gide ne déteste même pas de le retrouver à plusieurs reprises dans son Voyage au Congo. Souday, qui lui a aussi se flatte d'être musicien, reproche vivement à André Gide certaines de ses opinions sur la musique, voire « son horreur de la musique dramatique qui n'admet pas d'exception, même pour Wagner (il ne mentionne pas Mozart) ». Eh bien ! aujourd'hui André Gide mentionne Mozart. Et on ne s'attendait guère à voir mentionner Mozart ni au long d'un voyage au Congo, ni à propos de La Fontaine. Mais il sied que des comparaisons soient faites, et aperçoive des ressemblances et des correspondances où le commun ne voit très exactement rien du tout...

Au surplus, André Gide n'est pas allé au Congo spécialement pour relire La Fontaine, ni pour contempler des paysages neufs qu'il décrit avec une

sincérité et une simplicité pathétiques... Ces paysages, il semblait d'abord que André Gide ne voulait que les « indiquer » en notations sommaires, où il appliquait avec une rigueur peut-être excessive les préceptes sévères de composition qu'il a formulés dans Le Journal des faux monnayeurs :

Tout ce qui ne peut servir d'alourdi. Ne jamais profiter de l'élan acquis.

Petit à petit, André Gide s'avise que ce qui ne peut servir enrichit d'aventure, et que profiter de l'élan acquis développe le mouvement et donne à l'impression, à l'idée, à la phrase, une très honorable ampleur... Il faut formuler des préceptes. Il n'est pas inconvenant de se libérer de leur tyrannie... Bref, André Gide n'est pas allé au Congo pour se retrouver lui-même, avec ses enthousiasmes ou ses préventions intellectuelles ; il y est allé pour effectuer des découvertes, pour accroître sa connaissance et sa compréhension du monde.

Il les a toutes deux accrues, puis- tion précieuse, sur la misère humaine, et se manifester, quasiment à l'improviste, sociologue, artiste et sensible. Extrêmement sensible.

Sensibilité que André Gide ne dissimule pas quand il s'agit de lui-même. Et voici un retour mélancoliquement beau sur la vie qui fuit :

« La joie est peut-être aussi vive ; mais elle entre en moi moins avant ; elle éveille un écho moins retentissant dans mon cœur. Oh ! pouvoir ignorer que la vie rétrécit devant moi sa promesse ! Mon cœur ne bat pas moins fort qu'à vingt ans. »

Sensibilité que André Gide laisse couler quand il s'agit de la pauvre humanité souffrante. André Gide, parmi les nègres de l'Afrique centrale, s'est fait pour les êtres, victimes des autres êtres, une âme fraternelle.

Et André Gide s'oriente spontanément vers les questions sociales, les questions sociales « angoissantes » de nos rapports avec les indigènes. Il ne résiste pas à son impulsion généreuse. L'examen de ces questions sociales devient « le principal intérêt de son voyage ». Il ne se détourne pas du paysage, ni du Misanthrope, ni de Britannicus, ni de Bossuet, ni même de Paul Souday, mais il distingue un je ne sais quoi d'énorme et de monstrueux qui est l'asservissement des hommes noirs, crédules et bons, par les hommes blancs, avides et cruels. Et il examine comment les sociétés européennes exploitent du caoutchouc organisent ce douloureux esclavage des faibles qui sont peut-être les meilleurs. Récemment, dans Djouma, chien de brousse (1), René Maran décrivait

cet esclavage avec une indignation concentrée et véhémente. André Gide, venu d'une autre atmosphère, se laisse émouvoir soudain ; et, finalement, la question sociale, essentielle dans ces régions immenses, domine son livre tout entier.

Sans doute, il ne délaissera pas le thème éternel de la faiblesse de l'homme éphémère. Lieu commun sur lequel il écrira des modulations de virtuose :

« Engourdissement, peut-être diminution. La vue baisse, l'oreille durcit ; aussi bien, portent-elles moins loin des désirs sans doute plus faibles. L'important, c'est que cette équation se maintienne entre l'impulsion de l'âme et l'obéissance du corps. Puis-je, même alors et vieillissant, maintenir en moi l'harmonie ! Je n'aime point l'orgueilleux raidissement du stoïque ; mais l'horreur de la mort, de la vieillesse et de tout ce qui ne se peut éviter me semble impie. Je voudrais rendre à Dieu, quoi qu'il advienne, une âme reconnaissante et ravie. »

Résignation optimiste du destin et qui n'est pas sans noblesse. Mais cela, c'est littérature encore, et peut-être n'est encore que littérature. L'artiste littéraire qui s'attendrit sur le malheur des enfants noirs et se soucie de remédier à la grande injustice, accède à la vérité de la vie. Sa sincérité, alors, est décidément poignante.

J. ERNEST-CHARLES.

(1) Nouvelle Revue Française. (2) Ibid.

(1) Albin Michel.